**François-Xavier Nérard, Marie-Pierre Rey, *Atlas
historique de la Russie***

D'Ivan III à Vladimir Poutine

Julien Thorez

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/10850>

DOI : 10.4000/monderusse.10850

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 700-702

ISBN : 978-2-7132-2747-9

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Julien Thorez, « François-Xavier Nérard, Marie-Pierre Rey, *Atlas historique de la Russie* », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 59/4 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10850> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10850>

François-Xavier NÉRARD, Marie-Pierre REY

**Atlas historique de la Russie
D'Ivan III à Vladimir Poutine**

Cartographie : Cyrille Suss

Paris : Éditions Autrement (Coll. Atlas - Atlas Mémoires), 2017, 96 p. Couleur -
Format poche

La collection d'atlas éditée par Autrement s'est récemment enrichie d'un *Atlas historique de la Russie* écrit par François-Xavier Nérard et Marie-Pierre Rey et cartographié par Cyrille Suss. L'ouvrage porte sur la période qui s'écoule du règne d'Ivan III, qui débuta en 1462, à la présidence actuelle de Vladimir Poutine.

Il s'ouvre par une partie consacrée aux permanences et aux contrastes de l'histoire et de la géographie russe. Les auteurs y mettent en avant le rôle de l'immensité du territoire et de la diversité de la population, de même que celui de la centralité de Moscou et de l'orthodoxie dans le dispositif territorial et politique russe. Dans une deuxième partie, l'atlas traite de la période tsariste, en présentant les dynamiques d'expansion et de modernisation de l'empire, ainsi que son renversement par les révolutions de 1917. L'ouvrage aborde ensuite la période soviétique, faisant une place importante à la période stalinienne, qui a effectivement été une séquence d'intense production territoriale, s'intéressant aussi bien à l'industrialisation et à l'urbanisation qu'aux différentes formes de répressions ou à la Seconde Guerre mondiale. Plusieurs cartes portent également sur la projection internationale de l'URSS dans le cadre de la division bipolaire du monde. L'atlas s'achève par une partie, plus courte, abordant la Russie contemporaine, ses difficultés, ses transformations et ses ambitions.

Dans l'ensemble, l'appareil cartographique – classique – est de bonne facture, même si l'on peut regretter quelques cartes non légendées (p. 31), non situées historiquement (p. 43), ou recourant à des figurés figuratifs (p. 51). L'ouvrage présente ainsi des cartes tout à fait intéressantes, à différentes échelles, par exemple sur les famines soviétiques (p. 63), l'urbanisation (p. 32, 58), ou sur la guerre civile (p. 55). Il est opportunément enrichi par des graphiques. En revanche, le dialogue entre les textes et les cartes aurait pu être plus systématique. Il est ainsi surprenant que le texte consacré au servage et au monde rural (p. 32-33) soit accompagné d'une carte des villes en 1897 – au demeurant de bonne qualité. Sur cette question, il est aussi dommage que les textes portant sur la mise en valeur des régions asiatiques de l'Empire (p. 40-44) ne fassent pas référence aux réformes du monde rural décidées par Stolypin en 1906, pourtant à l'origine de la multiplication des migrations en direction de la Sibérie et de l'Asie centrale (comme le montre le graphique p. 41).

Compte tenu de son format, l'*Atlas historique de la Russie* ne peut naturellement pas aborder l'histoire de la Russie dans toute sa richesse. Les auteurs ont pris le parti de privilégier une lecture politique qui leur permet de proposer un matériel cartographique cohérent quoique partiel – les transformations du monde rural durant la période soviétique ne font par exemple pas l'objet d'un traitement spécifique. Par contre, il est regrettable que l'ouvrage recèle des lacunes factuelles qui sont d'autant plus fâcheuses qu'il est destiné à public large, incluant notamment les étudiants.

Certaines erreurs semblent relever d'un manque de rigueur et d'un déficit de relecture. Par exemple, il est indiqué que Catherine II a pris part aux quatre partages de la Pologne alors que le quatrième se déroule après sa mort (p. 11). Le titre de la carte représentant le siège de Leningrad indique que celui-ci a pris fin en janvier 1943 et non en janvier 1944 (p. 66). De même, le texte avance que, durant la bataille de Stalingrad, l'Armée rouge aurait perdu plus de 50 000 soldats par jour (p. 67), ce qui représenterait un total improbable d'environ 10 millions d'hommes. Par ailleurs, certaines expressions (par ex. sur le réseau de « fleuves bien reliés aux mers » (p. 36)) sont malheureuses. D'autres maladresses questionnent d'avantage. Pourquoi rechercher dans l'absence de « frontières naturelles » (p. 12) une des causes majeures de la vulnérabilité de la Russie, alors qu'il a été depuis longtemps démontré que cette expression est une notion à visée politique, sans aucune validité scientifique ? Pourquoi employer le qualificatif « russe » plutôt que « soviétique » à propos de l'action de l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale (p. 67) et durant l'intervention militaire de l'URSS en Afghanistan (1979 – 1989) (p. 75) ? On pourra aussi regretter à propos de l'histoire du XVI^e siècle une confusion entre les notions de « couronnement » et de « sacre » (p. 19, 27) et une approche très discutable de la mise en place du servage, qui fut progressive, contrairement à ce que laisse entendre le texte (p. 33). De même, on peut s'étonner que soit reprise l'idée que la période soviétique aurait pu être une parenthèse, laissant entendre que la Russie actuelle s'inscrirait exclusivement dans la continuité de l'Empire tsariste et/ou que l'histoire de la Russie aurait dévié de son cours avec la prise du pouvoir par les bolcheviks avant de reprendre avec l'effondrement de l'URSS une trajectoire plus conforme à son destin. Et ce d'autant que plusieurs sections du livre démontrent combien le passé soviétique continue de marquer la société et l'État russes (p. 84-85).

Par ailleurs, l'approche privilégiant une lecture « européenocentrée » n'est pas problématique en soi, mais elle s'accompagne d'un traitement superficiel des populations et des régions périphériques. Pourquoi la carte des peuples et des minorités en 1897 située dans la section consacrée à la diversité nationale et religieuse (p. 16) distingue-t-elle parmi les populations slaves, les Russes, les Ukrainiens et les Polonais, mais emploie-t-elle des catégories « Peuples du Caucase », « Turcs et Mongols », comme s'il était moins pertinent d'opérer une distinction au sein de ces groupes, par exemple entre les Azéris, les Karatchaïs, les Turkmènes, les Ouzbeks, les Kazakhs, les Sartes ? Mais surtout, le livre fourmille d'erreurs sur ces régions, en particulier sur l'Asie centrale : la conquête de la région n'a pas débuté en 1864 (p. 11), mais au XVIII^e siècle avec l'expansion de l'Empire dans les steppes kazakhes. De même, elle ne s'est pas faite au détriment de l'Empire perse, sauf exception, et, encore moins, de l'Empire ottoman, mais de pouvoirs politiques centrasiatiques indépendants. Les khanats centrasiatiques n'ont d'ailleurs jamais été des états vassaux de l'Empire ottoman, contrairement à ce qu'indique, le glossaire propageant là un contresens historique (p. 90). À propos des khanats, faut-il rappeler que la capitale du khanat de Kokand était, par définition, Kokand et non pas Tachkent (p. 11) ? En outre, les protectorats – le khanat de Khiva et l'émirat

de Boukhara – n’ont pas disparu en 1875 mais avec l’effondrement de l’empire quand ils devinrent des républiques populaires qui furent rapidement intégrées à l’URSS. Par ailleurs, la révolte de 1916, qui se développe après la décision des autorités tsaristes de procéder à la levée de 250 000 hommes au Turkestan pour les affecter aux bataillons de travail, n’est pas l’élément déclencheur du mouvement des Basmatchis, qui s’oppose à l’implantation du pouvoir soviétique (p. 43). Enfin, au Kazakhstan, la famine des années 1930 n’a pas été le résultat de la sédentarisation forcée (p. 63) mais de la collectivisation et des réquisitions qui ont totalement désorganisé l’élevage et l’agriculture, et, par voie de conséquence, la société des éleveurs qui se sédentarisa alors par dépit.

L’*Atlas historique de la Russie* démontre combien l’approche cartographique est éclairante. Il est donc vivement souhaitable qu’une seconde édition de l’ouvrage permette prochainement de gommer les maladresses et de corriger les erreurs qui en limitent la qualité et l’usage pédagogique que l’on pourrait en faire.

Julien Thorez

CNRS - EPHE - Paris 3 - INALCO